La gestion de l'oikos grec en l'absence de l'époux à l'époque classique (Ve-IVe siècles av. J.-C.) : Le cas de la femme athénienne et spartiate

Dago Thomas DADIE
Assistant en Histoire de l'Antiquité grecque,
Université Alassane Ouattara de Bouaké-Côte d'Ivoire
dago.thomas@uao.edu.ci

Résumé : Cet article vise à montrer comment la femme grecque dans l'ombre de son mari a su gérer *l'oikos* en l'absence de ce dernier qui partait en campagne militaire ou partait siéger à l'Assemblée du Peuple (Ecclésia) dans l'Antiquité classique (Ve-IVe siècles av. J.-C.). Dans cette étude, il n'est pas question du débat sur le statut social de la femme et également sur la marginalisation dont elle fut l'objet dans la société grecque ancienne. Nous mettons l'accent sur la gestion de *l'oikos* par la femme grecque dans l'univers familial où elle était cloisonnée. La question à laquelle nous devons répondre dans cette étude est de savoir comment la femme grecque en l'absence de son mari gérait son *oikos*. L'étude adopte une approche comparative (Athènes/Sparte), une méthode historique et analytique, fondée sur l'examen des sources littéraires et philosophiques et enfin, une analyse socio-économique, visant à comprendre le fonctionnement concret de *l'oikos* comme cellule de production et de reproduction sociale. Le corpus principal repose sur Aristote, *Les Politiques* (analyse de *l'oikos* comme cellule de base de la cité), Xénophon, *L'Économique* (description du rôle domestique de l'épouse) et Plutarque, *Vie de Lycurgue* (rôle des femmes spartiates). Nous retenons à travers cette étude que la femme grecque (athénienne ou spartiate) gérait efficacement toute la cellule familiale en l'absence de son mari dans la discrétion.

Mots clés : Athènes-Éducation-Oikos-Prêtrise-Sparte.

The management of the greek oikos in the absence of the husband in the classical period (5th-4th centuries BC): the case of the athenian and spartan woman

Abstract: This article aims to show how the Greek woman, in the shadow of her husband, knew how to manage the oikos in his absence when he went on military campaigns or went to sit in the Assembly of the People (Ecclésia) in classical antiquity (5th-4th centuries BCE). In this study, the debate on the social status of women and also on the marginalization to which they were subjected in ancient Greek society is not addressed. We focus on the management of the oikos by the Greek woman within the family sphere where she was confined. The question we aim to answer in this study is how did the Greek woman manage her oikos in the absence of her husband? The study adopts a comparative approach (Athens/Sparta), a historical and analytical method, based on the examination of

literary and philosophical sources, and finally, a socio-economic analysis aimed at understanding the concrete functioning of the oikos as a unit of production and social reproduction. The main corpus is based on Aristotle, Politics (analysis of the oikos as the basic unit of the city), Xenophon, Oeconomicus (description of the domestic role of the wife), and Plutarch, Life of Lycurgus (role of Spartan women). Through this study, we note that the Greek woman (Athenian or Spartan) efficiently managed the entire family unit in the absence of her husband, discreetly.

Keywords: Athens-Education-Oikos-Priestship-Sparta.

Introduction

Depuis l'époque archaïque jusqu'à la période classique (Ve-IVe s. av. J.-C.), le statut social de la femme grecque n'a point changé. Elle est toujours demeurée non-citoyenne à Athènes, à la charge de son mari ou d'un tuteur. La femme grecque fut donc marginalisée, n'étant pas admise aux instances de prises de décisions concernant la cité. Pourtant, la femme athénienne et la femme spartiate ont pris une part très importante chacune, dans le développement de leurs cités respectives. Dans la société grecque ancienne, tout ne se résumait pas à la vie politique ou à la participation à la *Politéia*, elle se passait aussi dans l'*Oikos*. *L'oikos* désigne à la fois la maison, la famille, le patrimoine et l'ensemble des biens (terres, esclaves, bétail). Il constitue la cellule de base de la cité. Chez Aristote, dans les *Politiques*, *l'oikos* est le fondement naturel de la communauté politique : bien administré, il assure la stabilité de la *polis*. Dans ces lieux, la femme grecque a fait montre de son savoir-faire au quotidien pour maintenir l'équilibre de la cellule familiale. Dans cette Grèce Classique (Ve-IVe S. AV. J.-C.), la femme fut aux avant-postes de l'éducation de l'homme grec, futur citoyen et dirigeant.

Cette étude nous éloigne de l'univers politique où le débat sur la citoyenneté de la femme est récurrent, mais nous replonge dans la vie de l'*Oikos* où la femme est la maîtresse des lieux. Elle nous montre exactement ce qui se passe dans la cellule familiale et comment la femme athénienne ou spartiate (notre cible parmi toutes les femmes grecques) tient tout son univers en l'absence de son époux. L'historiographie moderne aborde la question relative à la condition de la femme grecque dans la société ancienne, c'est le cas de Claude Mossé. Dans son ouvrage intitulé : *La Femme dans la Grèce antique*, elle met l'accent sur la condition féminine, mais également sur les représentations de la femme dans l'imaginaire des Grecs. Elle ne mentionne cependant pas la gestion de l'*oikos* par la femme en l'absence de son époux. Les deux autres études font cas, l'une de la femme spartiate à savoir *La Femme de Sparte et la cité* de Jean DUCAT. Il met l'accent sur la femme spartiate, procréatrice de citoyens bien

portants, aptes à défendre sa patrie en cas de crise armée. DUCAT fait fi de la gestion de l'*oikos* par la femme. Quant à la seconde étude intitulée : *La vie quotidienne des femmes à Athènes : à propos de vases attiques du Ve siècle* de Hélène Guiraud met en exergue les activités que pratiquait la femme athénienne en l'occurrence le filage de la laine et le tissage des étoffes (l'activité artisanale) et ces femmes athéniennes étaient plus représentées sur les vases rouges de l'Attique. Elle ne fait toutefois pas mention de la gestion de la cellule familiale par la femme. Toutes ces études nous ont fourni d'importantes informations sur la question de la femme en Grèce ancienne, en mettant l'accent sur la femme, donneuse de vie, éducatrice et travailleuse. Mais ces études ont omis la question concernant la gestion de l'*oikos* par la femme en l'absence de son époux.

Comment, ces femmes grecques marginalisées et reléguées au rang d'enfant, ont-elles su gérer toute la cellule familiale en l'absence de l'époux dans cette société aristocratique ?

L'objectif de cette étude est de montrer la femme grecque, dans sa gestion quotidienne de la cellule familiale dans l'ombre de son mari et en son absence lorsqu'il partait en campagne militaire et à l'Assemblée du peuple (Ecclésia).

Le traitement des sources (Aristophane a tenu compte de leur diversité et de leur richesse. Toutes les informations tirées de ces sources ont été d'une importance capitale dans la mesure où elles nous ont fourni plusieurs témoignages sur la gestion de l'*oikos* par la femme grecque. Leur exploitation a consisté à analyser les témoignages concernant la femme issue d'une cité démocratique (Athènes) et ceux d'une femme d'une cité oligarchique (Sparte). Cette méthode consiste à présenter deux types de femmes dans leur gestion de l'*oikos*

L'argumentation s'articulera autour deux axes : la femme grecque maîtresse de l'*oikos* comme premier axe et les répercussions de la gestion de la femme sur la société grecque comme second axe.

1-La femme grecque dans son univers familial

La femme, dans l'Antiquité grecque, a eu un statut social qui ne lui permit pas de participer à la *politeia* mais était recluse dans sa cellule familiale où elle gérait tout. La femme athénienne et la femme spartiate, avaient une certaine particularité, chacune, dans sa cité.

1-1- La femme athénienne dans son *Oikos*

> La manière la plus sûre, et la plus rassurante, de commencer une étude sur la famille dans la cité grecque, consiste à invoquer sans attendre l'autorité d'Aristote. Dans le premier livre de *La Politique,* Aristote introduit en effet une analyse parfaitement claire de la communauté (*koinonia*) qui constitue trois relations élémentaires : le rapport/esclave, l'association mari/épouse, le lien du père et des enfants. Cette communauté est appelée *oikia* ou *oikos*, maisonnée, famille (G. Sissa, 1986, p.11).

L'*oikos* est une famille nucléaire à laquelle s'ajoutent les serviteurs. Il a une dimension religieuse. Il a ses rites et il a ses divinités spécifiques. L'*oikos* c'est enfin l'ensemble des biens qui sont l'assise foncière, les animaux, les réserves du cellier comme les nourritures sous forme de solide ou de liquide, les objets précieux dissimulés dans des coffres fermés à clef. L'auteur à travers son étude présente tous les éléments qui constituaient *l'oikos* grec à cette époque classique. Notre étude par contre, analyse la gestion de tous ces éléments de *l'oikos* par la femme dans l'ombre de son mari ou en son absence.

En Grèce à l'époque classique (Ve-IVe s. av. J.-C.), les Anciens avaient une vie publique, mais aussi une vie privée. Cette vie privée, qui intéresse notre étude, fait référence à la vie quotidienne menée dans les différentes familles athéniennes de cette époque. Comme le dit Claude Vatin : « La coutume a institué une règle qui attribue l'extérieur aux hommes et l'intérieur aux femmes. Le monde extérieur est celui de la vie politique, des affaires, de la guerre. » (Cl. Vatin, 1984, p.158). La femme du citoyen athénien ne peut être que derrière lui ou retranchée dans ses appartements privés (gynécée), étant interdite dans les espaces réservés aux hommes (*andrôn*) ; et du

monde extérieur, elle en est exclue : c'est celui de la vie politique et de la guerre. Elle est, cependant, plus présente dans l'*oikos* où l'homme lui confie la responsabilité de tout gérer.

L'orateur Lysias nous montre le rôle que joue la femme athénienne dans la cellule familiale, à travers ces propos :

> Lorsque j'eus décidé de me marier, Athéniens, et que j'eus pris femme, voici quelle fut d'abord mon attitude : évitant à la fois d'ennuyer ma femme et de lui laisser une liberté excessive, je la surveillais dans la mesure du possible, et, comme de juste, j'avais l'œil sur elle. Mais, du jour où nous eûmes un enfant, je n'eus plus de défiance, je lui confiais toutes mes affaires, estimant que nous étions maintenant unis par le plus fort des liens. Dans les premiers jours, juges, c'était le modèle des femmes, ménagère adroite et économe, maîtresse de maison accomplie (Lysias, 1924-1926, Frag. 6-14 ; 23-24).

La femme athénienne est tout d'abord, une donneuse de vie, elle assurait aussi la gestion de l'*oikos* basée surtout sur ses tâches domestiques à savoir nourrir, habiller et éduquer ses enfants. L'auteur traduit dans ses propos, tout ce qui caractérisait cette femme athénienne, qui savait très bien gérer son *oikos*. Elle était non seulement très rigoureuse, habile, ingénieuse, diplomate et épanouie dans la pratique de ses tâches ménagères, mais aussi dans sa politique managériale de son univers familial. La femme organisait les réserves en entreposant les céréales, en conservant le vin et l'huile, en gérant les vêtements et en préservant les outils. Cette responsabilité est comparable à la gestion logistique d'une entreprise. Elle devait aussi prévoir et planifier en anticipant sur les besoins alimentaires, les périodes de pénurie et les dépenses futures. Une mauvaise gestion des réserves peut compromettre l'équilibre économique de l'ensemble de l'*oikos*.

> La femme idéale se devait d'être « Pénélope » par opposition à « Hélène », sans pour autant renier celle-ci. Sa représentation idéalisée trouvait ses modèles parmi les femmes des citoyens aisés qui géraient l'*oikos*, dirigeaient les esclaves, s'occupaient des enfants avec leur nourrice, recevaient des amies, pratiquaient des

> activités intellectuelles ou artistiques, musicales et littéraires, s'occupant de leurs toilettes, pratiquant le tissage.. (P. Denis, 2009, p.10-11).

Si les femmes de citoyens aisés pouvaient avoir une telle liberté, ce n'était pas le cas pour les femmes de citoyens pauvres. Ces dernières, certes, géraient bien leur *oikos* et pratiquaient le tissage de la laine, mais ne pratiquaient pas les activités (intellectuelles ou artistiques, musicales et littéraires) puisque leurs maris n'avaient pas les moyens pour payer des maîtres spécialisés en la matière, et donc elles ne pouvaient pas s'offrir ce luxe.

Dans la société athénienne, chaque famille disposait en son sein des esclaves, des dépendants et des servantes. Cette réalité était attestée dans les familles riches ou pauvres, sauf que les familles riches disposaient d'un nombre élevé d'esclaves, de dépendants et de servantes par rapport aux familles pauvres. La femme athénienne était la maîtresse des lieux, elle gérait tout ce monde et toutes les activités qui s'y déroulaient. Et parlant de famille, Aristote la définit comme ; « La communauté de base, le groupement de plusieurs familles formant le village (*komè) et plusieurs villages, la cité (polis)* (Aristote, 1960-1989, Frag. 1-2. 80).

À travers les propos du philosophe, nous retenons que la famille était le point de départ de toute vie communautaire dans la cité d'Athènes. Au niveau de ces familles, c'était une véritable vie communautaire qui s'y passait.Et Claude Mosse dit à ce propos que :

> La famille au sein de l'*oikos* ne se limitait pas à l'époux, à l'épouse et aux enfants. La mère âgée et veuve, les sœurs non encore mariées du maître de l'*oikos* en faisaient également partie, et aussi les esclaves qui participaient au culte domestique et aux différentes manifestations de la vie familiale. Les servantes assistaient la maîtresse de maison dans les travaux qui étaient propres aux femmes: élever et nourrir les jeunes enfants, filer la laine et tisser les étoffes (C. Mossé, 1983, p. 95).

L'activité de prédilection qu'exerçait la femme athénienne était le filage de la laine et le tissage des étoffes dans le *gynécée*. Mossé Claude met

l'accent dans son étude sur tout ce qui renfermait *l'oikos* en insistant sur le *gynécée* où la femme pratiquait l'activité artisanale à savoir le filage de la laine et le tissage des étoffes. Elle ne fait aucunement cas de la gestion de tout cet espace par la femme. Pourtant, l'*oikos* apparaît comme une véritable unité économique pour la simple raison qu'il constitue une organisation productive qui comprenait les terres agricoles, les ateliers artisanaux, les troupeaux, les esclaves, les réserves alimentaires et les ressources financières. La prospérité de cette unité économique dépend de la bonne administration de la femme. L'époux définit généralement les grandes orientations, tandis que la femme supervise la gestion interne.

Aristophane dans sa pièce les *Nuées* dit que : « ... au contraire, elle tissait ; et moi lui montrant ce manteau-ci, j'en prenais prétexte pour lui dire : femme, tu tisses trop large ». (Aristophane, 1946, Frag. 552-555)

L'auteur comique nous montre à travers ces vers, l'activité noble par excellence exercée par les femmes athéniennes dans l'*oikos*. La femme athénienne était aidée dans cette tâche, par toutes les femmes qui se trouvaient dans sa maisonnée. Toutes ces activités se faisaient dans le *gynécée*. Le *gynécée* est l'appartement des femmes dont l'emplacement dans la maison est choisi afin d'éviter le contact des femmes avec les hommes extérieurs à l'*oikos* qui peuvent venir visiter les membres masculins de celui-ci. Cette fonction de la femme est celle d'un gestionnaire des ressources humaines, qui consistait à diriger le personnel domestique. Elle encadrait ce personnel en répartissant les différentes tâches, en surveillant l'exécution du travail, en sanctionnant les fautes et en récompensant les esclaves méritants. La femme formait et contrôlait en enseignant les bonnes pratiques aux serviteurs, en maintenant la discipline et en assurant la productivité du personnel. Aristophane dans ses représentations théâtrales, les acteurs se déguisaient pour jouer le rôle des femmes. Il faut toutefois, relever que nous avons affaire à des comédies faites d'anachronismes et qui à première vue, amusent et font rire le spectateur et le lecteur, mais empruntes d'exagérations. Chez Aristophane, la femme devient un personnage capable de dénoncer les dysfonctionnements de

la cité et, dans certaines comédies, d'exercer symboliquement le pouvoir politique, chose qui n'était pas réelle dans la société grecque ancienne.

Cet appartement des femmes n'est pas seulement un lieu de réclusion, mais aussi un lieu de travail et un lieu d'éducation pour les deux sexes. Hélène GUIRAUD dit :

> La tradition littéraire, la coutume , les témoignages des vases soulignent l'importance du travail de la laine dans le gynécée, travail considéré comme noble. Le *kalatos*, ce panier étroit du bas puis évasé, affecté à la laine, et la quenouille sont au même titre que le miroir, les symboles de l'univers féminin ; mais des scènes plus animées montrent les diverses étapes du travail ; le plus souvent, la femme file, et les gestes sont soigneusement observés (H. Guiraud, 1985, p. 46).

L'auteur commente les images sur les vases attiques en faisant ressortir le travail du filage de la laine et du tissage des étoffes que pratiquaient les femmes athéniennes dans leur gynécée. Hélène GUIRAUD ne va pas au-delà de cet aspect à savoir le travail de la laine. En revanche, notre étude met l'accent sur la gestion de toutes ces activités et l'ensemble de tout *l'oikos* par la femme.

La femme athénienne, dans son *oikos*, prenait une part active au culte qui s'y tenait. Comme le dit Patricia DENIS : « La religion servait de terrain d'initiation, transmettant les valeurs civiques qui allaient intégrer à la communauté. En même temps, cet apprentissage reconduisait l'image que la cité avait de la femme « belle, désirable, pure », valorisant les qualités de la figure maternelle, de l'épouse et gardienne de l'*oikos*. » (P. DENIS, 2009, p.17).

« La religion participait à la construction et à l'évolution de la cité dans une société où social, politique et religieux étaient étroitement imbriqués » (P. DENIS, 2009, p.12.). En Grèce, en général, et à Athènes, en particulier, la religion intervenait dans toutes les activités humaines, chaque activité avait sa divinité, à laquelle un culte était rendu.

La femme athénienne prenait une part importante dans le culte des divinités, elle pouvait prendre part à la prêtrise. En l'absence de son mari, la femme pouvait être une prêtresse et donc diriger le culte en l'honneur du dieu.

1-2. La femme spartiate dans sa cellule familiale.

Dans la cité de Sparte, la femme était aussi attachée à son *oikos* comme sa compatriote athénienne. La femme spartiate devait être une fille bien plantée, sportive, habituée au grand air, l'exercice physique, au teint hâlé, forte comme un homme contrairement à son homologue athénienne. Xénophon dit qu'« *il (Lycurgue) institua des courses et des épreuves de force entre les femmes comme entre les hommes*… » (Xénophon, 1933, Frag. 79).

Il faut noter que la femme spartiate avait pour rôle d'avoir des enfants solides, des futurs guerriers et des futures mères de famille d'où sa pratique des courses et des épreuves de force. Dans la même veine, Plutarque fait des précisions concernant les exercices de force, pratiqués par la femme spartiate en ajoutant : « *par son ordre, les jeunes filles s'exerçaient à la course, à la lutte, au lancement du disque et du javelot.* » (Plutarque, 1957-1979, Frag. 14)

Ces exercices physiques, selon Xénophon, étaient des exercices de « force » et Plutarque précise : lutte, lancer du disque et du javelot. Nous retenons que l'activité typique des jeunes filles était la course, qui donnait lieu à des concours lors des grands festivals et jeux pythiques organisés par les ligues amphictyoniques. Ces femmes spartiates étaient préparées dans le but de la procréation, car la société exigeait qu'elles aient des enfants robustes et bien portants. En compensation de sa fonction de porteuse de semence et de donneuse de vie, la femme (Spartiate) avait tout pouvoir pour gouverner sa maison et donnait librement son avis sur les affaires publiques même les plus importantes.

Selon Aristote, les femmes à Sparte jouissent d'une grande richesse, lorsqu'il dit :« *les 2/5 environ de tout le pays appartiennent aux femmes parce qu'il y a beaucoup d'épiclères et parce qu'on donne des dots considérables* ».

(Aristote, 1960-1989, Frag. XIII-XIV-XV). Pour Aristote, la femme ne doit jouir de toutes ces richesses comme c'était le cas de certaines femmes dans la cité de Sparte. Pour lui, elle doit s'occuper de la gestion domestique, de l'éducation des jeunes enfants, de l'administration des biens du ménage et de la préservation de la lignée familiale comme c'était le cas dans la cité d'Athènes. Elle participait donc à la stabilité de la famille, mais ne disposait pas de l'autorité suprême, réservée au mari.

Les femmes ayant un droit de propriété sur la terre, elles se transformèrent en agent de redistribution et concentration à court terme de la propriété foncière, système dans lequel elles héritèrent avec les hommes. C'est dans ce contexte que Mark J. Joshua dit :

> Les femmes de Sparte avaient plus de droits et jouissaient d'une plus grande autonomie que les femmes de toute autre cité-État grecque de la période classique (Ve-IVe siècles avant notre ère). Les femmes pouvaient hériter de biens, posséder des terres, faire des transactions commerciales et étaient mieux éduquées que les femmes de la Grèce antique en général. Contrairement à Athènes, où les femmes étaient considérées comme des citoyennes de seconde zone, les femmes spartiates avaient la réputation de diriger leurs hommes . (J.J. Mark, 2021, p.2-123).

Les Spartiates étant constamment sur les fronts de bataille, ils confiaient la responsabilité aux femmes de gérer l'*oikos* en leur absence, tâche qu'elles exécutassent parfaitement. Comme Pascal PAYEN dans les cités grecques :

> Les femmes se trouvent exclues des armées, parce que, n'étant pas citoyennes, la fonction combattante n'est pas de leur ressort. Telle est, condensée, l'opinion admise sur un sujet qui, par différence avec la question du politique, n'a pas suscité d'études d'ensemble ou bien n'est tenu que pour une annexe très marginale de cette dernière. (P. Payen, 2004, p.15-41).

Pascal PAYEN s'intéresse à la non-participation de la femme à l'armée et selon lui, l'étude qu'il mène n'a pas été assez abordée comme l'a été la question du politique. Concernant notre étude, elle

insiste sur la gestion de tout *l'oikos* par la femme qui faisait tout dans l'ombre de son mari et en son absence.
C'est cet aspect que Xénophon relève dans son œuvre *L'Économique*, lorsqu'il dit :

> Comme les travaux de la maison aussi bien que ceux du dehors exigent à la fois du labeur et du soin, la divinité, il me semble, a adapté dès le principe la nature de la femme aux travaux de l'intérieur, celle de l'homme à ceux du dehors. Froid, chaleurs, marches, expéditions militaires (*στρατείας*), c'est le corps et l'âme de l'homme (*ἀνδρός*) qu'elle a constitués de manière à les mieux endurer ; quant à la femme (γυναικί), la divinité lui a créé un corps moins résistant ; aussi elle me semble l'avoir chargée des travaux de la maison. (Xénophon, 1971, Frag. 22-23).

Xénophon montre à travers ces propos que les hommes grecs étaient exposés aux intempéries, aux marches, aux conflits armés et à toute sorte d'endurance. La femme, en revanche, était attachée aux « travaux de l'intérieur », puisque la divinité « lui a créé un corps moins résistant ». Pour dire que la femme étant un être faible par rapport à l'homme et elle ne devait pas exercer de durs travaux comme l'homme. Le Grec en général, et, le Spartiate en particulier, participait aux « travaux du dehors », c'est-à-dire à la vie publique (politique, judiciaire et guerre) et la femme aux « travaux de l'intérieur », à savoir à la vie privée qui se passait dans l'*oikos*. Parlant d'une activité exercée dans l'oikos par la femme, Jean DUCAT : « Le tissage est le symbole de l'occupation utilitaire et de l'enfermement dans *l'oikos*. La fabrication des enfants (leur conception et leur élevage) est au contraire une activité vraiment active, une tâche civique » (J. DUCAT, 1998, p.392). J. DUCAT met l'accent sur l'activité artisanale qui était pratiquée au sein de *l'oikos* surtout au *gynécée* à savoir le tissage des étoffes par les femmes pour confectionner les vêtements d'enfants, d'hommes et de femmes. À travers les propos de l'auteur « la fabrication des enfants », il assimile la femme spartiate à une machine, une manière de la chosifier. Or elle est une donneuse de vie, mais également gère tout l'*oikos* et ce qui s'y renferme avec rigueur et détermination. Elle paraît comme

une garante de la performance de l'*oikos* en coordonnant les activités et en harmonisant le travail des esclaves, les activités de production et les tâches domestiques. Elle préservait également le patrimoine, en maintenant les biens familiaux, en accroissant les ressources dans le but de transmettre un patrimoine solide aux générations futures. Ainsi, la réussite économique de l'*oikos* dépend largement des compétences organisationnelles de la femme.

L'historien Xénophon parlant de la non-participation de la femme spartiate aux différentes guerres, donc à l'armée, dit :

> Parmi les habitants de la cité, les femmes (*γυναῖκες*) ne supportaient même pas le spectacle de la fumée, car elles n'avaient jamais vu une armée ennemie. Quant aux Spartiates, parce qu'ils avaient une cité sans rempart (*ἀτείχιστον ἔχοντες τὴν πόλιν*), postés chacun à un endroit différent, ils montaient la garde. (Xénophon, 1948-2003, Frag. 5-28).

Cette situation renforce encore l'orthodoxie qui rend les femmes inutiles à toute armée. Il ne leur est même plus possible, à cet instant, d'entrer dans le fameux parallèle qui veut qu'à Lacédémone, seuls aient eu droit à une épitaphe écrite sur leurs tombeaux les hommes tombés au combat et les femmes mortes en couches (P. PAYEN, 2004, p. 21.) (Plutarque, 1957-1979, Frag. 27, 3.). Xénophon fait mention de la bataille de Leuctres (370-369 av. J.-C.), où la cité de Sparte est directement menacée par les Thébains, d'où l'attitude de ces femmes spartiates à la vue de l'armée ennemie, puisque cette cité n'était pas dotée de remparts.

À Sparte, les femmes au-delà des activités domestiques qu'elles pratiquaient comme leurs homologues athéniennes possédaient aussi des propriétés foncières qu'elles héritaient de leurs parents au même titre que les hommes. En ce qui concerne Sparte :

> On pense que les éléments qui distinguent la Spartiate des femmes des autres cités grecques sont les suivants : elles étaient propriétaires d'immobiliers et non seulement de leur dot (dans les autres cités grecques, la dot se rapportait aux biens mobiliers)

> ; ceci est précisément la raison pour laquelle les femmes de Sparte avaient, aux yeux des Athéniens, une place particulière. On doit surtout souligner que la Spartiate (M. Fragkaki, 2016, p.59-79).

Pour la propriété foncière dont disposaient les femmes spartiates, Aristote dit qu'elles en sont : « *posséder presque les deux cinquièmes de tout le territoire » (*Aristote,1960-1989, Frag. 270a) On ne sait pas par quels calculs le philosophe est arrivé à cette proportion, qui se serait encore accrue à l'époque d'Agis IV, ou, selon Plutarque, «*la plus grande partie des richesses de la Laconie était entre leurs mains »* (Plutarque, 1957-1979, Frag. 7,5). Nous devons retenir selon les propos du philosophe Aristote et du moraliste Plutarque qu'à Sparte la fille ou la femme recevait une demi-part de l'héritage de ses parents au même titre que ses frères. Pour Mary Fragkaki :

> Cette demi-part d'héritage pouvait sans doute être allouée comme dot, lors du mariage et, si Aristote ne critique pas l'héritage des filles, il s'en prend au montant élevé des dots. Les femmes peuvent donc être « riches[1] », mais encore faut-il qu'elles puissent disposer, en droit ou, au moins, en fait, de ses biens (M. FRAGKAKI, 2016, p. 65).

La femme spartiate, comme sa compatriote athénienne, gérait très bien son *oikos* en y pratiquant les travaux domestiques. La Spartiate, en revanche, n'était pas recluse dans sa cellule familiale comme l'était la femme athénienne. La Spartiate bénéficiait d'une certaine liberté, qui lui permettait de pratiquer certaines activités sportives, musicales et intellectuelles, celles qui avaient des maris aisés. Ces dernières, pour finir, avaient une certaine indépendance financière vis-à-vis de leurs conjoints. À ce propos, la femme participait activement à la gestion financière de l'*oikos*, en contrôlant les dépenses, surtout en limitant le gaspillage, en contrôlant la consommation des ressources et en veillant à l'économie du ménage. Elle valorise également les richesses en supervisant la production textile, la fabrication des vêtements et

1. L'importance des dots ou de l'héritage des filles a contribué à l'endogamie des familles royales ; par exemple, Léotychidas marie sa fille Lampito à son petit-fils Archidamos (Her. 6.71), tandis que Léonidas épouse Gorgo, la fille se son frère consanguin Cléomènes I (Her. 7.205), cf. PARADISO (1993).

certaines activités artisanales domestiques. Ces productions réduisent les dépenses du foyer et augmentent sa richesse.

Nous retenons dans cette première partie de cette étude que la femme athénienne et la femme spartiate étaient attachées à leur *oikos* qu'elles géraient d'ailleurs très bien. Si la femme athénienne, ne pouvait aller dans les lieux publics, car recluse dans sa maisonnée, la Spartiate par contre, jouissait d'une liberté qui lui permettait de sortir de son *oikos*. Attachées aux travaux domestiques et tout ce qui s'y passe, la femme athénienne et la femme spartiate, ont beaucoup apporté à la société grecque depuis leur *oikos*.

2- L'apport de la femme dans la société grecque.

La question de la femme en Grèce ancienne fut l'objet de plusieurs débats à travers les écrits des auteurs anciens et modernes sur sa condition sociale, politique, économique et religieuse dans la société grecque. Ces commentateurs anciens et modernes à travers leurs études sur la femme grecque montrent que cette dernière était reléguée au second rang dans la sphère de prise de décision concernant l'État. Cette attitude des Anciens à l'égard des femmes dans la société grecque fait dire à certains observateurs que cette société était misogyne. Nonobstant, sa non-participation aux activités politiques et publiques dans sa cité-État, la femme a joué un rôle capital dans l'éducation de la fille, future mère de famille et du jeune homme, futur citoyen, guerrier et homme d'État. Elle apportait également son expertise dans les rites cultuels, précisément dans la prêtrise. Elle faisait enfin montre de son savoir-faire dans les activités économiques.

2-1- La femme dans l'équilibre familial.

Dans les sociétés anciennes, la femme en générale, et, en particulier, la femme grecque, participe considérablement à l'équilibre de son *oikos*. Cet équilibre commence par l'éducation qui part toujours de la cellule familiale, avant d'être publique ou institutionnalisée. Avant que l'État ne prenne l'éducation des jeunes garçons et jeunes filles

en charge, les parents commencent déjà ce travail à leur niveau, pour enfin, les mettre à la disposition de la société pour continuer cette éducation. La Grèce antique de l'époque classique (Ve-IVe s. av. J.-C.) ne dérogeait pas à cette réalité sociétale. Dans *l'oikos* grec, cette tâche était dévolue aux deux parents, mais plus particulièrement à la «donneuse de vie», à savoir la femme.

Dans toutes les cités grecques en général, et, les cités de Sparte et d'Athènes, en particulier, la femme hormis son mari, fût toujours la maîtresse et la gérante de tout *l'oikos*. L'éducation de ses enfants (fille ou garçon) commençait dans sa cellule familiale, mais précisément dans le gynécée, qui était un appartement réservé aux femmes. C'est dans cet appartement que les nouveau-nés (les deux sexes), étaient nourris, soignés et éduqués par les femmes jusqu'à l'âge de sept (7) ans, pour être remis à la disposition de l'État pour continuer cette éducation. Cette éducation, issue des parents, déterminait le devenir de l'enfant dans la société en âge adulte. Le garçon, mis à la disposition de l'État, entame la formation *éphébique* au niveau de la cité d'Athènes et *l'agogé* à Sparte. Quant à la jeune fille, elle restait auprès de sa mère pour apprendre comment tenir un foyer dans le but d'être une bonne épouse, «donneuse» de vie. «*Car c'est à l'enfance qu'on apprend à devenir lâche ou courageux*» (Platon, 1956, Frag. 644 b). Ainsi l'éducation est le moyen de l'ascension sociale à tous les âges et dans toutes les cultures. «C'est grâce à elle que les parents sont, presque, sûrs de la réussite de leur progéniture, tout comme un roi en est sûr de l'avenir de sa royauté. Elle reste le garant de l'humanisme dans l'homme». (A. Marouani, 2008, p.6). «L'éducation était avant tout, pour les Grecs, une construction sociale et culturelle» (B. Legras, 1998, p.5.). Dans sa cité idéale dans le livre V de la *République*, Platon souligne le principe d'égalité des aptitudes. Selon lui, la différence entre les sexes est principalement physique et non intellectuelle pour la simple raison que certaines femmes possèdent les mêmes dispositions naturelles que certains hommes. Par conséquent, les femmes ont le droit de recevoir la même éducation et participer aux mêmes activités que les hommes. Dans cette société aristocratique, cette pensée novatrice était un véritable rêve puisque la femme que présente Platon était

contraire à la réalité athénienne. Et surtout que l'objectif principal de Platon n'est pas l'émancipation féminine, mais l'efficacité de sa cité idéale.

La femme athénienne, après son accouchement, était dans son gynécée d'où elle s'occupait de son nouveau-né. Cet appartement n'était pas seulement un lieu de réclusion, mais aussi un lieu de travail et un lieu d'éducation pour les deux sexes. L'instruction pour les garçons allait de sept (7) ans à l'*Hebé* qui est la puberté vers quatorze (14) ans. L'enfant à sa naissance, quel que soit son sexe reste auprès de sa mère qui le nourrit et l'élève pendant plusieurs années. En grandissant, l'enfant est tenu de sortir et d'accompagner son père au champ. Il participe aussi aux travaux champêtres, à la cueillette d'olive et de figues et à la garde du troupeau. Dans les familles modestes, les filles, à partir de l'âge de sept ans, sont séparées des garçons et apprennent à tenir la maison pour être mariées très jeunes. Dans les milieux les plus aisés, elles apprennent le calcul, la musique, à lire et à écrire. Concernant les jeunes garçons, ils apprenaient aussi à lire, le calcul et à écrire. Après cette étape, le père prenait le relais du jeune garçon dès l'âge de sept (7) ans jusqu'à l'âge de seize (16) ans, pour enfin participer à *l'éphébie*, qui était un service militaire.

La femme spartiate éduquait l'enfant depuis sa naissance en le préparant pour le mettre au service exclusif de l'État. Dès son âge de sept (7) ans, le jeune garçon échappe à la direction de sa mère pour commencer l'éducation collective, placée sous la responsabilité d'un haut magistrat, le *paidonomos*. La femme spartiate avait pour rôle majeur d'avoir des enfants solides, des futurs guerriers et des futures mères de famille. Pour avoir ces enfants solides, Xénophon dit qu'«il (Lycurgue) institua des courses et des épreuves de force entre les femmes comme entre les hommes…» (Xénophon, 1933, Frag. 4-7). Dans l'*Économique,* Xénophon présente la femme comme collaboratrice du mari dans l'administration de l'*oikos*, mais également comme intendante de la maison et comme participante à la formation de la gestion de toute la cellule familiale. Il faut retenir que l'idéal féminin de Xénophon est celui d'une épouse vertueuse, laborieuse et efficace dans la gestion de l'*oikos*. Nous retenons que la plupart des

élites grecques de l'époque classique étaient des Aristocrates donc hostiles à l'émancipation de la femme.

Plutarque ajoute :

> Par son ordre, les jeunes filles s'exerçaient à la course, la lutte, au lancement du disque et du javelot. Il voulait que la semence de l'homme fortement enracinée dans de robustes et de plus beaux germes et qu'elles-mêmes fussent assez fortes pour l'enfantement et lutter avec aisance et succès contre les douleurs de l'accouchement. Écartant la mollesse d'une éducation casanière et efféminée, il n'habitua pas moins les jeunes filles que les jeunes gens à paraître nues dans des processions, à danser et à chanter lors de certaines cérémonies religieuses. (Plutarque, 1957-1979, Frag. 14).

Lycurgue voulait que la femme mette au monde des enfants sains, dont les garçons solides pour devenir plus tard de grands guerriers et les filles pour être de véritables mères capables de concevoir. Mais au-delà de ce qui précède, il faut savoir que la femme spartiate, a joué un rôle très important dans l'éducation de l'enfant dès sa naissance jusqu'à l'âge de sept (7) ans. Nous remarquons à travers plusieurs écrits sur l'éducation des enfants, le rôle que jouait la femme grecque n'est pas mis avant, pourtant elle est au commencement de cette éducation, donc la pionnière de celle-ci.

Dans l'Antiquité grecque, la religion intervenait dans toutes les activités humaines. La femme grecque prenait une part active dans la communauté civique et dirigeait certains services religieux, entre autres la prêtrise. La femme pouvait exercer la charge de prêtresse au même titre que l'homme.

Dans *l'oikos* grec, il existait toujours un autel sur lequel un culte était rendu aux dieux à travers des rituels. Pour faire ces rituels, le père de famille était de facto le prêtre, qui faisait les sacrifices ensanglantés et non ensanglantés à l'endroit de la divinité en question. Aristophane traduit ces rites dans son œuvre :

> Hermès : C'est Zeus, maraud, qui veut ne faire de vous qu'une seule fricassée, et vous engloutir toutes et tous au fin fond des abîmes ! Hermès :… Auparavant, chez les cabaretières, j'avais toutes sortes de bonnes choses : dès l'aube, du gâteau de vin, du miel, des figues sèches… Hélas, hélas ! Quelle misère ! Hélas ! La tourte qu'on me sortait du four le 4 de chaque mois (Aristophane, 1946, Frag. 144).

À travers ces vers, Aristophane montre les différents participants et leurs objets d'adoration à savoir : le dieu, le prêtre, les fidèles et le sacrifice. La divinité en question ici, était Hermès à qui les offrandes et les sacrifices étaient faits par le biais du prêtre. Le prêtre était quant à lui, le chef de la famille qui recevait de la part des fidèles tous les objets du sacrifice (du gâteau de vin, du miel, des figues sèches et des animaux). Les fidèles étaient tous les habitants de la maison (hommes et femmes, libres et esclaves). Les sacrifices étaient constitués de (gâteau de vin, du miel, des figues sèches et d'animaux). Concernant l'animal qui était sacrifié, le prête recueillait le sang et l'aspergeait sur l'autel pour expier les péchés des fidèles et les entrailles de l'animal était brûlé et la fumée servait à adorer la divinité.

2-2. Les répercussions de la gestion familiale de la femme sur la société grecque.

Dans sa gestion de son *oikos*, la femme grecque a toujours fait montre de son savoir-faire auprès de son mari. La femme grecque pratiquait des travaux domestiques, mais surtout des activités agricoles, artisanales et commerciales, qui faisaient vivre, et prospérer, en grande partie cette société grecque.

Le gynécée était attaché au travail de filage des étoffes et de tissage de la laine. Ce travail leur permettait de confectionner des tuniques, des manteaux et d'habits de tout genre. Dans sa pièce de théâtre Les *Nuées*, Aristophane présente une femme qui fait le tissage de manteaux :

«*au contraire, elle tissait ; et moi lui montrant ce manteau-ci, j'en prenais prétexte pour lui dire : femme, tu tisses trop large*» et «*puis Oreste de tisser un manteau de laine*». (Aristophane, 1946, Frag. 552-555 et Frag. 711-712)

À travers ces deux pièces, Aristophane nous montre comment la femme tissait le manteau et surtout le manteau de laine. Ce travail de tissage des manteaux et autres vêtements faisait des femmes, les pourvoyeuses de toute la société en matière d'habillement. Ce travail des femmes depuis le *gynécée*, jouissait d'un intérêt capital pour *l'oikos* en question, mais surtout pour toute la cité-État. Ces habits tissés servaient de vêtements dans un premier temps, à tous ceux qui vivaient dans la cellule familiale et dans un second temps, à tous les habitants de la cité. Toute l'industrie artisanale, surtout textile, est partie de l'oikos surtout du gynécée.

À côté du filage des étoffes de laine et du tissage de vêtements, la femme grecque écrasait aussi des grains d'orge et de blé, pour fabriquer du pain pour nourrir toute la famille. Aristophane dans sa pièce *Lysistrata* dit : «*Ô nos alliées, o femmes,… marchandes au marché de grains, purée et légumes, débitantes d'aile,… vendeuses de pain…*». (Aristophane, 1946, Frag. 457-458) L'auteur comique nous fait savoir que les femmes grecques, en général, et, les femmes athéniennes, en particulier, faisaient le commerce des produits agricoles sur le marché des campagnes (*Chora*) et sur le marché des villes (*Polis*), à savoir les légumes et les céréales.

L'*oikos* grec, pratiquait toujours les cultures de vigne, de figuiers et d'oliviers. Les fruits de ces trois cultures étaient indispensables dans la vie de toute la maisonnée. La vigne produisait des raisins, et ces raisins étaient transformés en vin, qui servait de boisson au cours du repas à la maison, mais aussi au cours des banquets. Les figuiers donnaient des figues, qui étaient consommées sèches ou fraîches. L'olivier produisait des olives, qui étaient transformées en huile, qui était très prisée dans la société grecque. L'huile d'olive servait dans l'alimentation, dans l'éclairage, dans *l'oikos* et dans toute la cité. Elle servait dans la cosmétique, car elle permettait à la femme et à l'homme d'oindre leur corps, elle intervenait aussi dans la parfumerie, et enfin dans la médecine et la pharmacie. Cette huile était aussi

vendue sur le marché des campagnes et des villes par les femmes. Dans la Grèce classique (Ve-IVe s. av. J.-C.) autour de *l'oikos*, ces trois plantes (vigne, figuier et olivier) étaient plantées, pour qu'il ne manque ces trois produits (vin, figue, huile d'olive) à la maison. Aristophane traduit cela à travers sa pièce *Les Acharniens* : «*et autour de tout l'enclos en cercle, des oliviers, dont l'huile nous servirait à nous oindre toi et moi*,». (Aristophane, 1946, Frag. 998)

L'auteur comique insiste sur l'utilité de l'huile d'olive dans la vie des Grecs (hommes et femmes). Cette huile d'olive, fait de la Grèce en général, mais de la cité d'Athènes, une renommée dans toute la région concernant les relations commerciales avec les autres États et cités.

À l'époque classique (Ve-IVe s. av. J.-C.), la femme grecque a toujours été au cœur du développement de sa société. Elle fut toujours au début de l'éducation des enfants (filles et garçons), futurs guerriers et hommes d'État et des futures mères de famille jusqu'à l'âge de sept (7) ans, pour passer aux mains du père ou de l'État. La femme grecque malgré, qu'elle ne participait pas à la vie politique, elle jouait en revanche, un rôle très capital dans la communauté civique, à savoir dans les rites religieux. Elle exerçait comme l'homme la charge de prêtrise, une fonction qu'elle assurait très bien. Dans son *oikos*, la femme grecque était attachée au travail de filage et de tissage de vêtements, qui servait toute la maisonnée, mais également ravitaillait les marchés des cités grecques. Elle transformait aussi, les grains d'orge et de blé en pain, qui était consommé dans toutes les cités grecques. Elle transformait aussi les olives en huile d'olive, très prisée dans toute la société grecque. Enfin, elle écoulait aussi ses produits agricoles à savoir les légumes (ail, concombre…), les céréales (les grains, pains…) et les fruits (raisin, figues, olives), sur le marché des villes et des campagnes.

Conclusion

Aborder l'étude sur la femme dans l'Antiquité, précisément en Grèce, a été une œuvre passionnante dans la mesure où elle a fait fi des conditions sociales, politiques, économiques et religieuses de

cette dernière dans cette société ancienne. Étant dans l'ombre de son mari, elle gérait avec sagesse et dans la sobriété *l'oikos* lorsque son mari était présent ou absent. La femme a toujours influencé les décisions prises par l'homme, donc malgré le fait que son mari soit présent, c'est elle qui dirigeait dans l'ombre.

Au terme de cette étude sur la gestion de *l'oikos* par la femme, nous retenons que la femme athénienne et la femme spartiate étaient des «donneuses» de vie, chose qui était incontestable. Elle éduquait ses enfants (fille et garçon) depuis leur bas âge (en les nourrissant, en les habillant et en les soignant) jusqu'à l'âge de sept (7) ans, pour aller dans les mains du père (à Athènes) et dans les mains de l'État (à Sparte). Comme l'homme était chargé de tout ce qui était extérieur, la femme, quant à elle, était chargée de tout ce qui était intérieur. Les missions assignées à la femme, étaient d'organiser et de contrôler le travail féminin et servile dans *l'oikos*, mais aussi engranger, entreposer, transformer et conserver les ressources domestiques.

Nous retenons aussi que la femme grecque pratiquait les rites religieux, et pouvait exercer la charge de prêtresse au même titre que l'homme. La femme (prêtresse) s'occupait rigoureusement de la divinité qu'elle desservait. À travers cette prêtrise, la femme fut au premier plan de la communauté civique. Étant donné que le religieux était imbriqué au politique, le rôle que jouait cette dernière était reconnu dans toute la société grecque.

La femme grecque de l'époque Classique (Ve-IVe s. av. J.-C.) pratiquait des activités économiques à savoir le filage et le tissage de la laine pour les vêtements de tous ceux qui vivaient dans *l'oikos* et dans toute la société grecque. Elle transformait aussi la graine en farine pour le pain, qui servait de nourriture à toute la maisonnée. Elle écoulait aussi ses légumes et céréales sur le marché des campagnes ou celui des villes. La femme grecque supervisait toutes les femmes et esclaves qui travaillaient dans *l'oikos*. Elle veillait, par conséquent, au bien être de toute la famille. Toutes ces décisions que la femme prenait dans la gestion de son *oikos*, ont eu un impact positif dans cette société ancienne. La femme grecque en général, et, la femme athénienne et spartiate en particulier, ont de par leur gestion de l'*oikos*,

permis à la femme depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours de changer de statut social, mais surtout d'occuper certains postes de responsabilité qui étaient réservés aux hommes.

Références bibliographiques

Sources

ARISTOPHANE, *Comédies*, *Acharniens*, *Nuées*, *Lysistrata*, Les *Oiseaux*, tome 3, Textes établis par Victor Coulon et traduit par Hilaire Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, 1946

ARISTOTE, *Politique*. Livre IV, chap. XIII-XIV-XV. Texte établi et traduit par J. Aubonnet, Les Belles Lettres, Paris, 5 vol, 1960-1989.

LYSIAS, *Discours*. : *Sur le meurtre d'Eratosthène* 6-14, 23-24. Texte établi et traduit par Louis Gernet et Marcel Bison, Les Belles Lettres, Paris, 1924-1926.

PLATON, *République*, livre III, chap. XVII-XVIII. Texte établi et traduit par E. Chambry, Les Belles Lettres, Paris, 1932.

PLATON, *Les Lois*, 644 b. Texte établi et traduit par Auguste Diès, Les Belles Lettres, 1956.

PLUTARQUE, *Vies* parallèles (Vie *de Lycurgue*, 14, 3.). Texte établi et traduit par R. Flacelière, E. Chambry et M. Juneaux, Les Belles Lettres, 1957-1979, 19 vols.

XENOPHON, *La République des Lacédémoniens*. Texte, traduction et commentaire F. Ollier, Paris, Les Belles Lettres, 1933.

XENOPHON. *Economique*, VII, 22-23. Texte établi et traduit par Pierre Chartraine, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

XENOPHON. *Helléniques*. Tome 2 : Livre VI, 5, 28. Texte établi et traduit par J. Hatzfeld, Les Belles Lettres, Paris, 1948, 4e tirage, 2003.

Bibliographie

DENIS Patricia (2009), Thèse de Doctorat, *Les services religieux féminins en Grèce de l'époque classique à l'époque impériale, Langues, Histoire et Civilisations des Mondes Anciens*, Université Lumière Lyon 2, 505 p.

DUCAT Jean (1998), «La femme de Sparte et la cité» *Persée KTÉMA*, pp. 385-406.

FRAGKAKI Mary (2016). *La femme spartiate et Crétoise : Une co-interprétation,* Ágora. Estudos Clássicos em Debate 18, p. 59-79
GIULIA SISSA (1986), *La famille dans la cité grecque (Ve-IVe S. J.-C.*), Paris, Armand Colin, 61 p.
GUIRAUD Hélène (1985), «La vie quotidienne des femmes : à propos des vases attiques du Ve siècle avant Jésus-Christ», *Pallas Revue d'études antiques*, pp. 41-57.
MARK Joshua J. (2021) «Les Femmes de Sparte.» Traduit par Babeth Étiève-Cartwright. World History Encyclopedia. Modifié le juin 14, https://www.worldhistory.org/trans/fr/2-123/les-femmes-de-sparte/
MOSSÉ Claude (1983), *La femme dans la Grèce antique*, Paris, Albin Michel, p. 95.
PAYEN Pascal (2004), Femmes, armées civiques et fonction combattante en Grèce ancienne (VIIe-IVe siècle avant Jésus-Christ) dans *CLIO. Femmes, Genre et Histoire*, p. 15-41.
VATIN Claude (1984) *Citoyens et non-citoyens dans le monde grec*, Paris, Sedes, 265 p.